



HAL
open science

Compte-rendu de: Le Sens de la réalité. Logique et existence selon Éric Weil, coll. “ Les marches du temps ” by Francis Guibal, in Revue Philosophique de la France et de l’Étranger, T. 202, No. 2, SPINOZA BERGSON (AVRIL-JUIN 2012), pp. 274-275

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Compte-rendu de: Le Sens de la réalité. Logique et existence selon Éric Weil, coll. “ Les marches du temps ” by Francis Guibal, in Revue Philosophique de la France et de l’Étranger, T. 202, No. 2, SPINOZA BERGSON (AVRIL-JUIN 2012), pp. 274-275. Revue philosophique de la France et de l’étranger, 2012. hal-03348700

HAL Id: hal-03348700

<https://hal-u-picardie.archives-ouvertes.fr/hal-03348700>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Francis Guibal, *Le Sens de la réalité. Logique et existence selon Éric Weil*, Paris, Le Félin, 2011, collection « Les marches du temps », 443 p.

Les lecteurs qui ont apprécié *Le Courage de la raison*, livre publié en 2009 et dans lequel F. Guibal présentait la vie et l'œuvre d'É. Weil comme l'envers et l'endroit d'une même pratique philosophique (voir notre compte rendu dans la *Revue philosophique*, N°2-2011) jugeront opportune la publication, par le même auteur, d'un second volume d'études weilienues. D'après la quatrième de couverture, *Le Sens de la réalité* constituerait même le « prolongement » naturel de l'ouvrage de 2009 (cf. aussi « Introduction », p. 14). Prolongement, à vrai dire, plus logique que chronologique. Car plus de la moitié des chapitres reproduisent des idées et des vues déjà présentées par l'A. dans des articles écrits entre 1995 et 2007. Cela dit, on ne saurait reprocher à Guibal la multiplication, le renouvellement ou la reprise d'approches et d'éclairages actuels ou antérieurs, puisque le but à atteindre ici - qui est de donner à voir l'originalité et l'actualité d'une pensée weilienne du Sens - ne va pas de soi. Comment ignorer, en effet, que comparativement à ces « géants » (p. 19) que sont l'auteur de la *Critique du jugement* et celui de la *Phénoménologie de l'esprit*, Weil, quels que soient ses mérites propres, ne semble pas, en première analyse, de taille à imposer une approche philosophique foncièrement révolutionnaire... Autrement dit, peut-on sérieusement trouver chez Weil, au XX^e siècle, un dépassement crédible, c'est-à-dire post-métaphysique, du kantisme et de l'hégélianisme ? Qui plus est : le commentateur qui ne prend pas ses désirs pour la réalité peut-il vraiment extraire de la *Logique de la philosophie*, qui conserve tout de même, ici ou là, des aspects un peu datés de totalisation hégélienne, une dialectique qui soit, à l'égal de celle d'un Levinas, une alternative plausible aux oracles de la postérité heideggerienne ? Qu'un commentaire érudit puisse, dans ces conditions, sembler redondant ou multiplier inutilement les citations, voire les notes de bas de page, n'est donc pas un défaut, au contraire. Car l'essentiel pour Guibal est de souligner les nuances décisives du texte weilien pour exhiber les petites différences qui font toute la différence. Et le résultat est plutôt convaincant : une fois dépassées certaines apparences trompeuses, il appert que la *Logique de la philosophie* est tout autre chose qu'une énième dialectique de l'un et du multiple, du temps et de l'éternité, du Même et de l'Autre. Certes, l'usage du langage, en son jeu même, reste source d'ambiguïtés, d'autant que son essence ou sa fonction chez Weil n'est pas tant d'exprimer ce qui est que de parer à une violence aveugle qui est notre condition même ; d'où une dérive sophistique toujours possible : esquiver ce qui est en disant ce qui n'est pas. Après tout, l'universalité sans concept, l'universel concret, le transcendantal, le transcendant, la morale, la prudence, la sagesse, l'intérieur et l'extérieur, la surface et la profondeur, le Sujet et le Moi, la sophistique, la rhétorique ou l'éthique de la discussion, etc., toutes ces expressions se ressemblent et, jusqu'à un certain point, s'équivalent dès qu'il s'agit d'exclure à tout prix la violence. Peu nous importent en effet les moyens et les dénominations quand le but prioritaire est de détourner l'attention des brutes sanguinaires que l'Histoire, la Nature, l'Évolution, le Hasard, l'Homme, ou pourquoi pas Dieu, déposent incessamment sur notre route. Endurer l'immortelle violence est, si l'on ose dire, notre vocation de mortel ; c'est ce qui fait parler encore et toujours le philosophe, même si ses discours, dans leur contenu ou leur formulation, semblent banals ou quasi identiques (cf. p. 267). Passer sous silence les problèmes existentiels qui sont les nôtres serait proprement insensé. Quel est le sens de la souffrance (cf. p. 307), du vieillissement, de la mort ? C'est ce retour sur elle-même d'une pensée déstabilisée par ce qui la dépasse qui, à chaque fois, dessine, de loin en loin, la bonne direction qui est une direction bonne. Réflexion ou conversion minimaliste qui, précédant toute spéculation ou injonction catégorique, témoigne seulement d'une suspension soudaine de la violence et dévoile ainsi, l'espace d'un instant, la possibilité d'un ailleurs sensé. Le discours du philosophe, qui n'est ni poésie ni prophétie, ni non plus œuvre ou parole réservée aux *happy few*, est ainsi justifié

même s'il n'est jamais fondé. Il n'est, au fond, que l'actualisation non métaphysicienne d'une capacité ou d'une potentialité de raison dont chaque homme est porteur. En ce point, il n'est jamais trop tôt ou trop tard. Aucun *Kairos*, aucun Événement, aucune double négation - qu'il s'agisse d'une finitisation de l'infini ou d'une infinitisation du fini -, aucun appel mystérieux, aucune surabondance vitale ou interpellation transcendante ne sont ici requis sinon l'exercice, à la fois patient et fulgurant, de notre jugement. Faire preuve de mesure dans notre façon de vivre l'expérience du temps, d'être présentement présent au monde et aux autres, tel serait chez Weil le principe directeur d'une existence cohérente capable de se penser comme telle (cf. p. 203). Contre la fascination archi-rationnelle du *carpe diem* ou celle, archi-communicationnelle des promesses millénaristes, il serait plus judicieux de bâtir ensemble, progressivement et prosaïquement, les conditions d'un bonheur digne (cf. p. 281). Le lecteur, attentif au parcours de pensée que lui propose Weil (et, à vrai dire que lui propose un Guibal effectuant sous nos yeux une approche qui, au fil des pages, trahit de plus en plus un cheminement intellectuel qui lui est propre), s'apercevra qu'une question récurrente, autant grecque que moderne, ouvre et clôt ce livre : « Qu'est-ce que l'homme ? » Question qui sans cesse récapitule et relance un questionnement que personne ne maîtrise.

Alain PANERO.